

confiance ; et j'ai si bien caché mon dessein, que j'ai réussi à capter leur bonne opinion. Alors je me déterminai à m'offrir comme candidat, pour représenter dans la Chambre d'Assemblée les électeurs du Comté de R***, en concurrence contre les deux personnes du Comté les plus dignes, sous tous les rapports, de cet honneur. Ce fut le moment où je jettai les fondemens de ma popularité ; c'est là où je fis voir aux électeurs, avec toute la haine dont mon âme jalouse du bonheur d'autrui est capable, qu'il étoit inconséquent pour eux de confier leurs privilèges et libertés à des gens dont les intérêts étoient étroitement liés à ceux de l'administration. Je leur représentois tous ceux qui avoient de l'influence et qui jouissoient de quelque considération auprès des gens en place, comme autant d'ennemis invétérés du peuple, au nombre desquels je n'oubliois pas de placer les Seigneurs, les Colonels de milice et même les Juges-à-paix ; et j'ajoutois, avec un ton de prophète : “ si vous élisez ces personnes-là, vos terres seront taxées, vos enfans seront encasernés, et vous—vous ne serez plus que des esclaves.” Enfin, à force d'intrigues, je parvins à élever le cri public contre tous ceux dans le Comté qui osèrent m'opposer, et je ne manquai pas de les exposer à la haine du public, en répandant des bruits calomnieux contre eux. Bref, je fus élu d'une manière triomphante, et pour rendre mon élection encore plus glorieuse, je choisis mon collègue et le fis accepter par les électeurs.

Si quelqu'un eût prédit dans ce tems-là que, malgré mes cabales contre les gens en place, contre les Colonels de milice, contre les Seigneurs, et enfin on peut dire contre tous les gens comme il faut,—je travaillois